

## VERS UNE IMAGE PLUS REALISTE : L'AUTRE VU PAR TOURGUÉNIEV ENTRE 1838 ET 1841

### Un premier pas vers la décristallisation

En faisant cap sur l'Europe occidentale, armé d'idées qu'il se faisait de sa culture et de ses habitants, Tourguéniev put enfin confronter la représentation qu'il s'en était faite jusqu'alors à la réalité. Lorsqu'on lit les lettres que Tourguéniev écrivit à ses proches et à ses amis durant les trois années (1838 - 1841) passées sous le signe de voyages incessants entre la Russie et l'Europe, on constate que, à l'issue de cette période, la vision du futur écrivain de l'Europe et des Européens change de façon significative : lisse et idéalisée auparavant, elle prend enfin des contours plus précis et plus réalistes. L'Autre idéalisé subsiste pourtant toujours dans l'esprit de Tourguéniev, mais ce rôle est définitivement réservé par lui aux peuples antiques dont la civilisation le fascine plus que jamais. Ainsi, en 1840, en séjour à Marienbad, nous pouvons lire les lignes suivantes dans une des lettres de Tourguéniev où celui-ci regrette, auprès de ses amis Efremov et Bakounine, les deux destinataires, de ne pas pouvoir s'adonner à une de ses lectures favorites : « Мне очень досадно, что я с собой не взял Гомера. Как было бы мне отрадно скитаться в сосновом лесу и читать о битвах *der lanzenkundigen Männer!* Душа желает поплавать в эпическом море. *Das erste Kunstwerk eines Volks, das Wiederleben im Gesange seiner Vergangenheit.* И какой народ – какие образы! »<sup>310</sup>. Une des idées majeures des œuvres de jeunesse de Tourguéniev, selon laquelle l'art d'un peuple est le reflet direct de son essence et de son âme, refait surface ici, dans cette lettre adressée à ses deux amis d'université. On sait que cette idée traversera les âges, intacte, dans son esprit (« Но нельзя верить, чтобы такой язык не был дан великому народу! »<sup>311</sup>, s'exclamera Tourguéniev beaucoup plus tard, vers la fin de sa vie, en 1882, dans le poème *La Langue russe*), tout comme son engouement envers la culture des peuples antiques qui incarneront à jamais, à ses yeux, un idéal esthétique, politique et culturel.

En revanche, l'image des nations européennes contemporaines à l'écrivain semble prendre, au fur et à mesure de la progression du séjour de Tourguéniev en Europe, des contours

---

<sup>310</sup> Lettre à M. Bakounine et A. Efremov, 27 août (8 septembre) 1840, Marienbad : *Je suis vraiment embêté de ne pas avoir pris Homère avec moi. Comme j'aurais du plaisir à vagabonder dans une sapinière en lisant les combats der lanzenkundigen Männer! Mon cœur voudrait se baigner dans la mer épique. Das erste Kunstwerk eines Volks, das Wiederleben im Gesange seiner Vergangenheit. Et quel peuple, quels personnages!*

<sup>311</sup> Mais il n'est pas possible de croire qu'une telle langue n'ait pas été donnée à un grand peuple !

de plus en plus nuancés dans ses lettres. Côté *de facto* des Allemands, des Italiens, etc. et ayant la possibilité de les observer dans la vie de tous les jours, Tourguéniev ne manque pas de se forger sa propre opinion sur leur compte et de formuler de nombreux jugements les concernant. Ainsi, dans une lettre du 8 (20) juin 1839 adressée à Timofeï Granovski, Tourguéniev commente un poème philosophique, celui de Raymond Brucker publié dans le *Journal de Paris* en 1839 dont il cite un extrait dans sa lettre. Ne trouvant pas beaucoup de sens à ce poème, le jeune homme ne peut s'empêcher à s'exclamer :

Каково? Философическая поэма! - Недавно пришла мне в голову мысль – я занимался наблюдениями над собственным характером – что «von lauter Werden komm' Ich nie an dit That»; у французов, напротив, всякий зародыш мысли тотчас переходит в дело и слово: не диво, что являются и подобные глупости; каждая глупость есть неразвитая мудрость, выступившая до времени в тело – Missbebur. Не так ли? Впрочем, я, быть может, завираюсь – это со мной случается часто.<sup>312</sup>

Et voilà que suivant les propos de Tourguéniev, les Français acquièrent la capacité de transformer – prématurément – toute bribe de pensée en acte, qu'il s'exprime par un geste ou par une parole. Il s'agit là – à notre connaissance – de la toute première manifestation écrite de l'attitude de l'écrivain envers le peuple français ; une manifestation que l'on peut difficilement qualifier de positive puisqu'il dote les Français d'un trait comme le manque de réflexion. Plus loin dans ce travail, nous démontrerons que, durant pratiquement toute sa vie, Tourguéniev fit montre d'une opinion peu flatteuse de la France et de ses habitants, ce qui ne manqua pas à se refléter dans sa correspondance et dans ses œuvres. Cette sorte d'antipathie envers ce qui sera plus tard une autre patrie pour l'écrivain, naquit-elle si tôt dans son esprit ? En tout cas, cela expliquerait la raison pour laquelle Tourguéniev ne chercha pas à visiter la France lors de son tout premier séjour en Europe, ainsi que la tradition des voyages européens le préconisait pour tout Russe bien né à l'époque.

Un an plus tard, Tourguéniev, qui eut l'occasion de séjourner longuement en Italie, pays au charme duquel il ne tarda pas à succomber, séduit par la beauté de ses paysages ainsi que par le rayonnement de son patrimoine culturel, formula, dans une lettre au même ami

---

<sup>312</sup> Lettre à T. Granovski, 8 (20) juin 1839, Berlin : *Comment ? Un poème philosophique ! Il m'est venu récemment à l'esprit – je me penchais sur l'observation de mon propre caractère – que «von lauter Werden komm' Ich nie an dit That»; chez les Français, en revanche, tout germe de pensée se transforme instantanément en acte et en parole : rien d'étonnant à ce que des bêtises pareilles voient le jour ; chaque bêtise est une sagesse non développée qui prit corps avant terme – Missbebur. N'est-ce pas ? Cela dit, je force sans doute un peu le trait, cela m'arrive souvent.*

Granovski, une opinion qui laisse transparaître une certaine déception concernant les mœurs du peuple italien :

Но, с другой стороны, смущало меня в Риме положение народа, притворная святость, систематическое порабощение, отсутствие истинной жизни... все движения, колеблющие Северную и Среднюю Европу, не переходят Апенинов. Нет! Русский народ имеет неисчислимо более надежд и силы, чем итальянцы – особенно южные – они отжили и сошли с поприща истории. [...] Стоит прогуляться на мolo вечером: вот аббат проповедует крикливым голосом, показывая на Христа, окровавленного всюду, на каждом сгибе – и мелкие деньги сыплются на тарелку, разносимую капуцином, из карманов православных; вот шарлатан; вот импровизатор; вот pulcinello. Народ, лежавший почти целый день в блестящем песке приморья, теперь сидит и слушает, и крестится, и молится; а между тем у вас украли платок, портфель, часы, если возможно.<sup>313</sup>

En écrivant *Steno* en 1834, Ivan Tourguéniev, âgé alors de seize ans, choisit de placer l'action de sa première œuvre en Italie, à Rome, en espérant – probablement – doter ses personnages, en proie aux grandes passions, d'un cadre digne de celles-ci. Sans doute imaginait-il, conformément à ses convictions de l'époque (selon lesquelles les mœurs d'une société, la terre qui la vit naître et la qualité de la production artistique de cette même société sont des facteurs intimement liés entre eux) qu'une ville comme Rome, chargée d'histoire, anciennement centre d'une grande civilisation, fière héritière d'un patrimoine culturel hors pair, était une des rares villes qui pouvaient offrir le cadre dont il avait besoin pour son drame. On ne peut qu'imaginer les sentiments – la déception ? l'étonnement ? la surprise ? – que l'écrivain dût éprouver quelques années plus tard, lorsqu'il se rendit à Rome et constata à quel point la réalité était différente de ce qu'il pouvait imaginer, adolescent : ce que Tourguéniev décrit, dans la lettre ci-dessus, au sujet des mœurs du peuple italien, est bien éloigné des caractères et du comportement des personnages de *Steno*. Bigoterie, fausseté, servilité, oisiveté – le peuple de

---

<sup>313</sup> Lettre à T. Granovski, 18 (30) mai 1840, Berlin : *Mais, d'autre part, ce qui me mettait mal à l'aise à Rome c'était la situation du peuple, cette sainteté feinte, l'asservissement systématique, le manque de vie véritable... tous les mouvements qui oscillent entre Europe du Nord et Europe Centrale ne franchissent pas les Apennins. Non ! Le peuple russe est doté d'incomparablement plus d'espoir et de force que les Italiens, particulièrement ceux du Sud – ils ont fait leur temps et ont quitté les devants de la scène historique. [...] Il suffit de se balader le soir sur la molo : voilà un curé qui vous rabat les oreilles en brandissant un Christ ensanglanté de partout pour vous convertir et les piécettes se déversent dans la soucoupe trébuchante par le capucin auprès des croyants; voilà un charlatan ; voilà un improvisateur ; voilà un pulcinello. Un peuple qui se prélassait quasi toute la journée sur le sable chaud de la plage est maintenant assis, à écouter, se signer et faire ses prières ; et entretemps on vous aura volé un foulard, un sac, voire une montre éventuellement.*

cette partie de l'Italie<sup>314</sup> ne trouve décidément pas de grâce à ses yeux et présente tous les signes d'une société décadente.

### Nations jeunes vs nations décadentes : une ligne de démarcation d'origine antique

Dans ses écrits ultérieurs, Tourguéniev opposa souvent les nations jeunes, dont l'avenir était encore à construire, à celles dont l'apogée historique était passé depuis bien longtemps et qui étaient en train de vivre une époque de déclin. Dans le propos de l'écrivain, c'est la Russie qui était le plus souvent présentée comme une des nations porteuses d'avenir parce qu'en pleine formation, alors que les pays européens représentaient souvent, à ses yeux, le clan des nations décadentes. Ainsi, presque dix ans plus tard après la période qui nous intéresse dans ce chapitre, dans une lettre à Pauline Viardot du 8 (20) juillet 1849, nous pouvons lire le commentaire suivant de Tourguéniev au sujet des événements survenus sur la scène politiques peu avant – l'ambassade du général Lamoricière au quartier-général de l'empereur Nicolas I<sup>er</sup>, jugée par l'écrivain, tout comme par tous les cercles dits progressistes de son temps, comme un affront de la réaction contre la démocratie : « Un honnête homme finira par ne plus savoir où vivre : les nations jeunes sont encore barbares, comme mes chers compatriotes – ou bien, si elles se lèvent et veulent marcher on les écrase, comme les Hongrois – et les nations vieilles se meurent et empestent, pourries et gangrenées qu'elles sont »<sup>315</sup>. Ce genre de réflexions, formulées pourtant au sujet de peuples contemporains de l'écrivain, apparaissent sous un angle nouveau, à la lumière de l'intérêt que Tourguéniev cultiva pour les civilisations de l'Antiquité durant toute sa vie. Dans son article « Tourguéniev, entre héritage antique et vérité du libéralisme » (« Тургенев, античное наследие и истина либерализма »), Guénadiï Knabé explique les particularités du contexte intellectuel de l'époque de Tourguéniev, où les évolutions politiques et sociales en cours en Russie étaient systématiquement considérées dans le contexte de la pensée antique<sup>316</sup>, la référence par excellence de l'époque. Ivan Tourguéniev qui, fort de l'éducation qu'il avait reçue, ne limitait pas non plus sa réflexion à sa seule époque et à sa seule génération et considérait les choses de façon bien plus large. Les Européens contemporains de

---

<sup>314</sup> « Может быть, в Северной Италии, там и сям, еще не исчез гордый дух, любовь свободы республик Италии в средних веках – может быть; я не знаю ни Пьемонта, ни Лобмардо-венецианского королевства – но Рим, но Неаполь! », écrivit-il dans la même lettre à T. Granovski (18 (30) mai 1840, Berlin) : *Peut-être que dans le Nord de l'Italie, ça et là, la fierté, la soif de la liberté telles qu'elles existaient en Italie au Moyen Âge, existent-elles encore, je ne sais pas ; je ne connais ni la Région de Piémont, ni le Royaume Lombardo-Vénitien – mais alors Rome ! ou encore Naples !*

<sup>315</sup> Lettre à P. Viardot, 8 (20) juillet 1849, Courtavenel.

<sup>316</sup> Knabé Г.С., « Тургенев, античное наследие и истина либерализма »// *Вопросы литературы*: Журнал критики и литературоведения/ Институт мировой литературы им. А.М. Горького РАН, N 1, 2005, с. 84-90.

Tourguéniev, ces fiers descendants des peuples antiques et de leur patrimoine intellectuel et culturel, se présentaient alors à ses yeux comme des nations « vieilles » et ayant vécu leur heure de gloire justement dans l'Antiquité. La Russie, quant à elle, ayant emprunté un chemin historique différent, avait malheureusement échappé à l'héritage antique ; en contrepartie elle était – peut-être – sur le point d'entrer dans une phase de grands changements et de grands développements. Elle se présentait alors comme une nation « jeune » et pleine d'avenir, par opposition aux nations « vieilles, pourries et gangrenées ». Cette vision des choses, ainsi que nous le verrons plus loin, pourrait expliquer bien des attitudes que Tourguéniev put avoir vis-à-vis de l'Europe et des destins des peuples qui la composaient du temps de l'écrivain.

À la lecture de l'extrait de la lettre précitée à Granovski du 18 (30) mai 1840, il apparaît que l'idée de l'opposition « nations jeunes/ nations décadentes » se forma de bonne heure chez Tourguéniev, car le jeune homme de vingt-deux ans qu'était l'écrivain à l'époque où il rédigea ces lignes, retrace même une sorte de ligne de démarcation divisant les pays européens en ces deux catégories : les pays d'Europe de l'Est, du Nord ainsi que ceux d'Europe centrale, représentent, dans l'esprit de Tourguéniev, un terreau de changements majeurs, des pays d'avenir, tandis que les nations se trouvant au-delà de la frontière ouest de cette région, sont reléguées au nombre des territoires ayant vécu leur heure de gloire et allant sur le déclin. Cette vision des choses tranche de manière significative avec les convictions que Tourguéniev exprimait cinq ans plus tôt dans « À la Vénus de Médicis »; on peut dire même que le voyage en Europe inversa totalement les représentations de l'écrivain au sujet de cette partie du monde.

La confrontation réelle avec l'Europe permit la dé cristallisation de la vision de l'Autre chez Tourguéniev dont les manifestations sont légion dans la correspondance de l'écrivain. Ainsi, par exemple, dans une des lettres adressées à Efremov et Bakounine, Tourguéniev fait-il état, avec beaucoup d'humour, de l'énième rechute de la maladie qui le retient depuis plusieurs semaines à Dresde et l'empêche de les rejoindre à Berlin, et il exprime entre autres son espoir d'une proche guérison dans les termes suivants qui en disent long sur sa vision des Allemands :

Но всему же есть конец, даже терпению немецкого народа; а известно, что немец не только терпелив, но также при терпенье учтив. Например, Allerhöchste Herrschaft бьет его большим пучком розог; в пылу упражнения из пучка вываливается несколько хлыстов; немец тотчас обращается к секущему: « О Aller-allerhöchster ! 4 хлыста упали ». И потому если такому терпению есть конец, то, вероятно, и моей болезни.<sup>317</sup>

---

<sup>317</sup> Lettre à A. Efremov et M. Bakounine, 16 (28) octobre 1840, Dresde : *Mais tout a ses limites, même la patience du peuple allemand ; et on sait que l'Allemand n'est pas seulement patient, mais également soucieux de courtoisie.*

Tourguéniev voua toujours une grande affection au peuple allemand. Lui qui n'hésitait pas à déclarer l'Allemagne comme sa seconde patrie, comme souligné plus haut<sup>318</sup>, et qui n'avait pas peur de défendre, en plein milieu d'un débat, face à Fedor Dostoïevski, fervent contestataire de tout ce qui était non-russe, les valeurs véhiculées au sein de la culture allemande<sup>319</sup>, éprouvait effectivement les sentiments les plus chaleureux pour l'Allemagne et sa culture qui par ailleurs, lui rappelait ses jeunes années passées à Berlin. Mais en cet automne 1840, l'affection de Tourguéniev pour les Allemands ne rime pas (ou plutôt, ne rime plus) avec idéalisation, ainsi que cela aurait pu être le cas quelques années auparavant : après avoir côtoyé ce peuple durant une période prolongée, l'écrivain le voit d'une façon réaliste et n'hésite pas à se moquer du pédantisme et du trop de patience des Allemands.

### Un regard curieux et réaliste sur l'Europe

La correspondance de Tourguéniev se rapportant à la période de son premier contact direct avec l'Europe comporte donc différents jugements, formé sur place, sur les peuples qu'il était en train de côtoyer au quotidien. Dans le propos de Tourguéniev, les Allemands sont un modèle de (trop de) patience, les Français pèchent par manque de réflexion, les Italiens se complaisent dans une fausse bigoterie. Les lettres dans lesquelles nous pouvons lire ces différentes affirmations sont le plus souvent adressées à des amis et constituent de véritables carnets de voyage où Tourguéniev fixait les observations qu'il avait personnellement pu faire au cours de ses déplacements et séjours dans les différents pays. Ces comptes rendus de voyages ne se limitaient d'ailleurs pas aux commentaires sur les mœurs des populations que le jeune homme était amené à côtoyer ; on y trouve également les descriptions des particularités géographiques des pays qu'il visitait. De ce point de vue, le pays qui inspira le plus la plume épistolaire de Tourguéniev, à l'époque, fut l'Italie :

Вид Неаполя неописанно прекрасен – из наших окон – но особенно с замка S. Elmo. Прямо перед нашим домом, на другой стороне залива, стоит Везувий; ни малейшей струи дыма не вьется над его двойной вершиной. По краям полукруглого залива теснятся ряды белых домиков непрерывной цепью до самого Неаполя; там город и гавань, и Кастель-дель-Ово: на высоком

---

*Par exemple, Allerhöchste Herrschaft lui tape un grand coup de verge ; dans la fougue du mouvement, plusieurs cravaches se renversent ; l'Allemand s'adresse immédiatement au fouetteur : « O Aller-allerhöchster ! Quatre cravaches sont tombées ». Donc si même cette patience-là a une fin, ce sera probablement le cas de ma maladie.*

<sup>318</sup> И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах, Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., Том второй, *op. cit.*, с. 431.

<sup>319</sup> Ф.М. Достоевский, *Собрание сочинений в 15 томах*, т. 15, Санкт-Петербург, Наука, 1996, с. 315.

зеленом холме стоит замок S. Elmo – почти на середине залива. – Но цвет и блеск моря, серебристого там, где отражается в нем солнце, пересеченного долгими лиловыми полосами немного далее, темно-голубого на небосклоне, его туманное сияние около островов Капри и Некия – это небо, это благовонье, это нега... Wer einmal in Neapel gewesen ist, Kann nie ganz unglücklich sein. Приезжайте в Неаполь – ей-богу, здесь хорошо.<sup>320</sup>

C'est en ces termes que Tourguéniev parle de ses impressions de Naples à son camarade d'université Nikolaï Stankevitch. La description des paysages environnants est suivie d'un rapport succinct des visites que Tourguéniev et son compagnon de route et ami Alexandre Efremov effectuèrent pour mieux découvrir la ville et ses alentours – les curiosités locales qu'ils purent voir, les expériences gastronomiques (« Здесь едят гораздо лучше, чем в Риме»<sup>321</sup>) qu'ils purent faire, les choses curieuses et étonnantes qu'ils furent amenés à admirer, comme cette épaisse couche de lave sur Herculaneum, ou l'organisation interne d'un théâtre romain découvert dans les alentours de Naples, ou encore un spectacle de rue suivi en plein centre de la ville<sup>322</sup>.

En plus de donner une idée de la représentation de l'Autre que Tourguéniev se faisait à l'époque, les lettres que le jeune homme expédia de l'étranger à ses amis entre 1838 et 1841 laissent entrevoir la façon dont il regardait le monde qui se déployait devant lui, au fur et à mesure que ses voyages se multipliaient. Les descriptions des paysages environnants, les détails de visites effectuées, diverses remarques sur les représentants de la population locale parmi les plus remarquables – comme cette description des promeneurs dans le port de Naples<sup>323</sup>, ou encore celle des hôtes de la maison qui accueillirent Tourguéniev lors de son séjour à Marienbad<sup>324</sup> -, les détails que l'écrivain tint à donner à ses amis au sujet de ses différents voyages nous font découvrir en lui le touriste – curieux de tout, attentif au détail, sensible à la beauté de la nature et de l'art. Ayant reçu l'occasion de faire l'expérience de la vie en Europe – personnellement et non plus par l'intermédiaire des livres ou les récits des tierces personnes

---

<sup>320</sup> Lettre à N. Stankévitch, 14 (26) avril 1840, Naples : *Naples est d'une beauté indescriptible, à partir de nos fenêtres mais, en particulier, vue du château S.Elmo. Juste devant notre maison, de l'autre côté du golfe, s'élève le Vésuve ; pas la moindre petite volute de fumée ne s'échappe de sa double cime. Tout autour du golfe semi-circulaire de petites maisons blanches sont serrées les unes contre les autres en rangées ininterrompues jusqu'à Naples même ; il y a la ville, le port de plaisance et puis Castel-dell-Ovo : au sommet d'une colline verte trône le château S. Elmo, pratiquement au milieu de la baie. - Mais la couleur et le reflet de la mer, argentée dans les rayons du soleil et puis traversée de longues bandes mauves un peu plus loin pour plonger ensuite dans un bleu plus foncé à l'horizon, son éclat nébuleux près des îles de Capri et Nekia - ce ciel, ce parfum, c'est une volupté.. Wer einmal in Neapel gewesen ist, Kann nie ganz unglücklich sein. Venez à Naples, Bon Dieu, on y est bien.*

<sup>321</sup> *On mange beaucoup mieux ici qu'à Rome.*

<sup>322</sup> Lettre à N. Stankévitch, 14, 15 (26, 27) avril 1840, Naples.

<sup>323</sup> Lettre à N. Stankévitch, 15 (27) avril 1840, Naples.

<sup>324</sup> Lettre à M. Bakounine et A. Efremov, 3 (15) septembre 1840, Marienbad.

– Tourguéniev livre ses impressions *en voyageur*, se sentant de plus en plus intégré à cette vie qu’il découvre enfin et en même temps extérieur à celle-ci puisque, souvent, il se met à analyser et à comparer ce qu’il voit autour de lui – et surtout *ceux* qu’il voit – à sa vie en Russie, aux Russes, à lui-même : un procédé que l’on peut qualifier de naturel, puisque l’identité se définit par rapport à l’altérité et *vice versa*. En observant son propre caractère par rapport à ce qu’il semblait déceler, à travers un poème lu dans le *Journal de Paris*, dans celui de son auteur, un Français, Tourguéniev arrive à la conclusion que les Français sont plus spontanés dans leur parole et moins réfléchis dans leurs actes que lui-même, représentant d’un autre pays et d’une autre culture. En contemplant les passants dans les rues de Rome, il arrive à formuler des conclusions concernant l’esprit – en l’occurrence l’esprit décadent, selon lui, – qui anime le peuple italien, et il le fait toujours en comparaison avec ce qu’il peut observer en Russie. Le jeune homme formule ces observations en s’appuyant sur l’expérience qu’il est en train de vivre en personne, ce qui constitue un changement majeur dans sa façon de construire sa perception de l’autre culturel : une vision certes stéréotypée, mais en revanche plus réaliste.

#### 4. UN PREMIER FACE-A-FACE IDENTITAIRE À L’ÉPREUVE DE LA PLUME

Une œuvre poétique sous le signe de la jeunesse, du romantisme et... de l’imitation

Il est intéressant de noter la façon dont cette nouvelle évolution dans la perception de de l’Autre se traduit dans l’œuvre de Tourguéniev, celle qui vit le jour entre 1838 et 1841. Ni abondante ni encore très aboutie, la production littéraire poétique de Tourguéniev de cette période reflète néanmoins les changements qui se produisirent dans l’esprit du futur écrivain concernant sa vision de l’Europe et des différents pays européens qu’il put visiter plus ou moins longuement ainsi que des représentants de ces pays.

Dans le chapitre précédent, nous avons vu à quel point la plume d’Ivan Tourguéniev avait été influencée, à ses débuts, par les auteurs que le jeune homme lisait et tenait en admiration dans son adolescence. En effet, tant ses œuvres poétiques qui ne dépassèrent pas le stade de brouillon que celles qui trouvèrent un éditeur en la personne d’Alexandre Nikitenko, un des professeurs de lettres de Tourguéniev à l’Université de Saint-Pétersbourg, portent l’empreinte des lectures des œuvres russes et européennes que Tourguéniev faisait à l’époque : Kozlov, Merzliakov, Derjavine, Byron, Shakespeare – pour ne citer que ceux-là – et

témoignent, avons-nous souligné, de la pluralité et de la diversité de l'horizon culturel du jeune homme.

Nous ne savons pas si Tourguéniev a beaucoup écrit entre 1838 et 1841, alors qu'il parcourait, à différents moments, l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse ou encore l'Italie, ni s'il lui arrivait d'exercer sa plume lorsqu'il revenait, entre deux voyages ou deux semestres à l'université, en Russie. Seuls quelques poèmes parvinrent jusqu'à nous, de formes et de titres différentes : « (à A.N. Khovrina) » (« (А.Н.Ховриной) »), que l'on trouve dans une des lettres de Tourguéniev à Stankévitch écrite en 1840, « Je grimpais la verte colline... » (« Я всходил на холм зеленый... ») de la même année, *Ballade* (Баллада) et « Le Vieux propriétaire terrien » (« Старый помещик ») rédigés en 1841. Seulement quelques poèmes – la moisson est maigre, et il n'est pas impossible que Tourguéniev en ait écrit bien plus en réalité, même s'il n'existe pas de preuve formelle. Il est probable qu'il n'en produisit pas beaucoup plus non plus : après tout, à la fin de ses études à Berlin, Tourguéniev ne songeait pas encore à une carrière professionnelle dans le monde des lettres et se destinait plutôt à devenir enseignant à l'université, espérant obtenir une chair de philosophie à Moscou. L'écriture et la poésie se trouvaient alors certainement reléguées à une place périphérique par rapport à ses centres d'intérêt, elles étaient simplement un passe-temps favori.

Toutes les œuvres citées ci-dessus furent écrites par Tourguéniev plus ou moins à la même période et elles sont dominées par un seul et même sujet, celui de l'amour – un sujet en accord avec les préoccupations propres à l'âge de leur auteur qui avait alors entre vingt-deux et vingt-trois ans. Qu'il s'agisse d'interrogations sur ses sentiments naissants (« (à A.N. Khovrina) »), de souvenirs des moments de complicité romantique ressuscités par le spectacle d'un paysage familier (« Je grimpais la verte colline... »), de regrets de ne pas avoir connu l'amour, formulés sur son lit de mort par un vieil homme (« Le Vieux propriétaire terrien »), tous ces poèmes s'inscrivent dans un seul et même axe thématique. De tout ce groupe de poèmes, une œuvre se détache en particulier car elle fut la seule à paraître du vivant de Tourguéniev : « *Ballade* », publiée en 1841 dans *Les Annales de la Patrie* signée par les initiales T.L.<sup>325</sup>. Ce poème montre un paysan devenu bandit par nécessité et qui fait face à son bourreau, un voïvode dont la femme était également sa maîtresse. Stoïque, courageux et résigné, c'est avec honneur et fierté qu'il subit l'interrogatoire de son rival ; désinvolte, il lui tient même la tête, sachant que son sort est scellé. De l'avis de la plupart des chercheurs<sup>326</sup>, lors de l'écriture de *Ballade*, Tourguéniev s'inspira du folklore russe et notamment de deux chansons très

---

<sup>325</sup> Tourguéniev-Loutovinov.

<sup>326</sup> Л.М. Лотман, « Примечания », *op. cit.*, с. 549.

populaires dans les milieux paysans dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle – « La chanson d'Ivanouchka l'économe » (« Песня о Ванюшке-ключнике ») et « Chut, verte chênaie, ma mère » (« Не шуми, мати зеленая дубравушка ») – que Tourguéniev connaissait certainement, premièrement parce qu'il avait, dans son enfance, côtoyé de près les serfs de ses parents dans le domaine de Spasskoïé, et deuxièmement du fait que ces deux chansons avaient, avant qu'il ne jetât son dévolu sur elles, déjà inspiré quelques hommes de lettres dont Alexandre Pouchkine, tant admiré par Tourguéniev, qui avait exploité un motif similaire dans le roman *Dobrovski* publié quelques années plus tôt. Il convient de souligner que le thème de l'amour interdit qui unit un banni et une dame de haute société était un des sujets récurrents de la littérature européenne romantique de cette période : Schiller dans *Les Brigands* (1782) ou encore Victor Hugo dans *Hernani* (1829) avaient exploité ce motif quelques années plus tôt. Mais à la différence de leurs confrères européens, d'abord Pouchkine et ensuite Tourguéniev – qui cherchait certainement à imiter, partiellement (car il subsiste tout de même bien des différences dans la manière dont les deux écrivains développèrent ce motif), la démarche de son idole – ancrèrent ce sujet romantique dans la réalité russe. Considérée dans ce contexte, « Ballade », salué en son temps par Bélinski<sup>327</sup>, laisse transparaître toute sa signification : sans constituer une œuvre d'inspiration originale, elle s'inscrit dans un patrimoine littéraire culturellement mixte, à la fois européen et authentiquement russe, et illustre, de ce fait, une nouvelle étape dans la création littéraire de Tourguéniev qui sut y marier des sujets et des motifs appartenant à des aires culturelles distinctes, dans les meilleures traditions de ce qu'on appelle aujourd'hui l'« âge d'or » de la littérature russe.

### Un Russe contre un Allemand : une confrontation poétique

Enfin, deux autres œuvres, écrites également entre 1838 et 1841, doivent impérativement être mentionnées dans le cadre de notre analyse de l'évolution de la perception de l'Autre chez Tourguéniev : il s'agit des poèmes « L'Allemand » (« Немец ») et « Le Russe » (« Русский »), qui ne furent jamais publiés du vivant de Tourguéniev. Ces deux poèmes nous parvinrent grâce à une lettre adressée par l'auteur, en septembre 1840, à ses amis Mikhaïl Bakounine et à Alexandre Efremov. Le futur écrivain était en train de suivre un traitement à la station thermale de Marienbad où il s'ennuyait fortement et occupait son temps comme il

---

<sup>327</sup> *Ibid.*, c. 575.

pouvait et écrivait souvent à ses amis berlinois. C'est dans ce contexte que virent le jour, le 8 (20) septembre 1840, les lignes suivantes :

Друзья мои, скачка! скачка! Немецкий клеппер и русская кляча! Бакунин назначается судьей, Ефремов жокеем. Без иносказаний, вследствие глупости, лишаящей меня возможности написать вам порядочное письмо, сообщаю вам два стихотворения: моего произведения. Советую вынуть носовые платки, ибо трогательно.<sup>328</sup>

Sous une forme humoristique, Tourguéniev présentait à ses amis, un peu plus bas dans la même lettre, deux poèmes de sa composition : « L'Allemand », en langue allemande, et « Le Russe », en russe, demandant à ses camarades de juger dans lequel des deux poèmes, il réussit à exprimer le mieux son idée : « Ну, Sir Michael Cassio, решай! И напиши мне, насколько кто кого обскакал, на полноса, на две головы и т.д. »<sup>329</sup>, conclue-t-il sa lettre.

Ces deux œuvres, écrites avec un an d'intervalle (« L'Allemand », en 1839 et « Le Russe », en 1840), présentent quelques similitudes : quoique rédigées en langues différentes, elles traitent du même sujet et relatent les souffrances amoureuses de deux jeunes gens dont le premier est d'origine allemande et le second est un Russe.

Le personnage lyrique de « L'Allemand » nous apparaît couché au bord de la mer, en train de contempler la nature environnante – le ciel, les hautes herbes autour de lui, les cygnes traversant le ciel – et de penser à un amour passé : une jeune fille qu'il aima jadis et qu'il délaissa, attiré par l'appel d'autres horizons et d'un avenir brillant. Il revient, dans la pensée, au moment exact où il déclara son départ à son ancien amour, sa pensée va et vient entre ce moment du passé, dont le caractère douloureux lui avait échappé à l'époque, et le présent qui, par la douceur et le silence de la nature environnante, ne fait que renforcer le sentiment d'avoir mal agi envers celle qui lui avait offert son cœur et son corps :

Die Sonne schien und tausend zarte Fädchen  
Von Halm zu Halm — sie wehten her und hin;  
Es war so schön; doch das verlassne Mädchen  
Es kam mir nicht, es kam nicht aus dem Sinn.  
Das Herz zerfloss in tausend heisse Thränen, —  
Ich wusste nicht wie's enden konnte gar,

---

<sup>328</sup> Lettre à M. Bakounine et A. Efreinov, 8 (20) septembre 1840, Marienbad : *Mes amis, au galop ! au galop ! Un canasson allemand et une rossinante russe ! Bakounine fera l'arbitre et Efreinov le jockey. Sans en dire davantage, vu la bêtise qui m'empêche de vous écrire une lettre normale, je vous envoie deux poèmes : de mon cru. Je vous conseille de sortir vos mouchoirs, car c'est émouvant.*

<sup>329</sup> *Eh bien Sir Michael Cassio, décide-toi ! Et écris-moi qui a dépassé qui et de combien, un demi nez, deux têtes etc.*

Und mich ergriff ein mächtig dringend Sehnen  
Nach dem, was längst entschwunden war.<sup>330</sup>

Aux regrets, bien tardifs, d'avoir trahi les sentiments de sa bien-aimée, se mêle la douleur due à la compréhension d'avoir laissé échapper le bonheur : après des années d'errance où le jeune homme allemand ne songeait plus à ce passé, il revient chez lui, et c'est là que les sentiments, qu'il croyait pourtant éteints, refluent en lui – la douleur n'en est que plus cruelle, et le voilà qui gît, au bord de la mer, en train de se maudire et d'appeler la mort.

Un autre amour impossible se trouve au centre du deuxième poème envoyé par Tourguéniev à ses amis – « Le Russe »; toutefois la situation décrite par le jeune poète dans cette deuxième œuvre diffère de celle « vécue » par le personnage allemand dans « L'Allemand ». Nous retrouvons le Russe, le personnage lyrique de ce deuxième poème, en pleine rupture amoureuse. Mais à la différence de son acolyte allemand, ce n'est pas le jeune homme qui est à l'origine de cette rupture mais, inversement, sa belle lui explique l'impossibilité de leur relation :

Вы говорили мне — что мы должны расстаться —  
Что свет нас осудил — что нет надежды нам;  
Что грустно вам — что должен я стараться  
Забывать вас, — вечер был; по бледным облакам  
Плыл месяц; тонкий пар лежал над спящим садом;  
Я слушал вас, и все не понимал:  
Под веяньем весны, под вашим светлым взглядом —  
Зачем я так страдал?<sup>331</sup>

Un paysage sert de cadre à cette scène de rupture : le soir, un jardin enveloppé d'un voile de brume, le croissant de lune sur un lit de nuages pâles – un cadre mélancolique et qui porte les pensées du jeune homme en train de dire adieu à sa douce. Contrairement à l'Allemand dont la pensée, que le lecteur suit tout au long du poème, fait un va et vient incessant entre le passé et

---

<sup>330</sup> Сияло солнце, и тысячи тонких нитей/ Колыхались — протягиваясь от стебелька к стебельку;/ Было так хорошо; но мысль о покинутой девушке/ Никак, никак не оставляла меня./ Сердце истаявало в потоках горячих слез,-/ Я не знал, когда же это кончится,/ И меня охватила страстная тоска О том, что давно исчезло : *Le soleil brillait et des milliers de petits fils/Tremblotaient en s'étendant de tige en tige ;/ C'était tellement bien ; mais l'idée de la jeune fille abandonnée/Me revenait sans cesse à l'esprit./ Mon cœur s'épuisait dans des torrents de larmes chaudes,-/ J'ignorais quand tout cela finirait, / Et je fus envahi d'une angoisse déferlante/Devant cette disparition survenue il y a longtemps.*

<sup>331</sup> *Vous me disiez que nous devions nous séparer -/ Que le monde nous avait jugés – que nous n'avions plus d'espoir; / Que vous étiez triste – que je devais tenter/ De vous oublier, - c'était le soir; La lune était traversée de nuages pâles; /Une légère vapeur couvrait le jardin endormi; / Je vous écoutais, et je ne comprenais pas tout: / Sous le souffle du printemps, sous la lumière de votre regard- / Pourquoi souffrais-je tant?*

le présent, le Russe semble comme suspendu dans l'instant présent et est en train de réaliser, avec douleur, que ses sentiments ne sont pas partagés – ils ne le furent jamais d'ailleurs – et que c'est la fin de tous ses espoirs. Meurtri mais digne – « Я понял вас; вы правы — вы свободны; [...] »<sup>332</sup> - il vit, immobile, ce moment pénible, et c'est cet instant d'immobilité même qui fait l'objet du poème. Les pensées du personnage se précipitent et se bousculent – il entend les propos qui lui sont adressés, réalise que c'est la fin, ressent d'abord l'affolement, ensuite l'incompréhension – « Но неужель все кончено — меж нами/ Как будто не бывало милых уз!/ Как будто не сливались мы сердцами -/ И так легко расторгнуть наш союз! »<sup>333</sup> et enfin la résignation à avancer dans la vie, privé de cet amour si cher à son cœur. Après avoir ressenti, une par une, chacune de ces émotions, il se décide à partir : la paralysie émotionnelle passe au moment précis où il dépose un dernier baiser sur les mains de sa bien-aimée. Il s'en va sans regrets car, quoi qu'il arrive, vivre, à ses yeux, c'est aimer : « От жизни я любовь не отделяю -/ Не мог я не любить »<sup>334</sup>. Cet amour qui appartient désormais au passé est le gage de sa capacité à éprouver d'aussi forts sentiments, et il s'éloigne plein d'espoir dans un amour futur : « О мой творец! не дай мне позабыть,/ Что жизнь сильна, что все еще я молод,/ Что я могу любить! »<sup>335</sup>.

Quoique présentés à ses amis sur un ton de plaisanterie, ces deux poèmes sont révélateurs de cogitations – conscientes ou sous-jacentes – tout à fait sérieuses qui animaient, visiblement, Tourguéniev concernant les différences culturelles existant entre les Russes et les Allemands. Plusieurs aspects méritent d'être soulignés à ce sujet.

Tourguéniev choisit de rédiger ces deux poèmes en langues différentes – « L'Allemand » étant écrit en allemand tandis que « Le Russe », l'est en russe. Les deux œuvres furent écrites, ainsi que nous l'avons souligné précédemment, à des moments différents, et il est évident que si le jeune poète choisit d'écrire le premier des poèmes en allemand, ce fut, selon toute vraisemblance, pour des raisons d'exercice de plume plus qu'autre chose. C'est d'ailleurs sur la qualité de la langue tout comme sur son aptitude de rendre sa pensée dans deux idiomes différents que Tourguéniev demande à ses camarades Bakounine et Efremov de départager ces deux œuvres. Il n'en reste pas moins que, en décidant de rédiger ces deux poèmes dans deux langues différentes, Tourguéniev inscrit – intuitivement ou même peut-être

---

<sup>332</sup> *Je vous ai comprise ; vous êtes libre, vous avez raison [...].*

<sup>333</sup> *Mais tout est-il vraiment terminé entre nous/ Disparues les tendres étreintes ! Disparus les cœurs enlacés/ Notre union peut-elle aussi facilement s'éteindre !*

<sup>334</sup> *Je ne sépare pas la vie de l'amour - / Je ne pouvais pas ne pas aimer.*

<sup>335</sup> *Oh mon créateur ! Ne me laisse pas oublier/ Que la vie est forte, que je suis encore jeune, / Que je peux aimer !*

consciemment<sup>336</sup> – la seule et unique conception, propre à ces deux œuvres (en l’occurrence, la description d’un amour impossible) dans une réalisation très différente dans chaque cas et qui correspond le mieux, aux yeux de l’auteur, à la réalité culturelle des deux personnages dont le premier est un Allemand, et le deuxième est un Russe.

Il en résulte de multiples différences qui opposent les deux versions rédigées pourtant sur le seul et même thème amoureux. L’Allemand est présenté par Tourguéniev comme un jeune homme empreint d’esprit romantique quasi byronien : c’est pour se précipiter vers des horizons nouveaux et inconnu qu’il délaisse sa bien-aimée, en brisant le cœur de cette dernière et en condamnant le sien à la solitude et aux souffrances. Seul, maudit, sans espoir, c’est en personnage romantique typique qu’il se présente à l’imagination du lecteur. Le Russe, quant à lui, apparaît sous la plume de Tourguéniev sous un aspect quelque peu différent quoique son personnage semble comporter, lui aussi, certains traits romantiques, ne fût-ce que du fait de sa souffrance. Et alors que l’Allemand est en train simplement de se remémorer les faits dont le souvenir, désormais pénible, jure cruellement avec la douceur du paysage qui l’entoure, le Russe se livre à un exercice d’introspection et, dans son cas, la mélancolie du paysage répond tout à fait à ce qu’il est en train de ressentir. Les pensées de l’Allemand tranchent avec le monde qui l’entoure, ce qui pousse le personnage au désespoir et l’empêche de sortir de l’espace temporel, limité par le passé et le présent, qu’il s’impose ; les sentiments du Russe trouvent au contraire leur prolongement dans le paysage environnant, le jeune homme ne semble d’ailleurs non seulement pas bloqué dans le passé (grâce à cette harmonie du monde intérieur et extérieur ou malgré elle ?) mais il se tourne résolument vers l’avenir. Cette optique différente dans chacun des deux poèmes traduit sans doute la représentation que Tourguéniev avait, à l’époque, de la manière dont l’esprit romantique s’incarnait dans l’imaginaire des deux nations – allemande et russe.

À la fin de sa lettre, ainsi que nous l’avons vu plus haut, Tourguéniev demande à ses amis Bakounine et Efremov de départager les deux poèmes et de lui dire lequel, selon eux, est le plus réussi. Il ne manque d’ailleurs pas de commenter les deux œuvres à ses camarades, leur donnant par là même sa propre appréciation. « Немец – вершком выше, но немного

---

<sup>336</sup> Après tout, il venait de suivre, durant deux semestres entiers, ses études à l’Université de Berlin, fondée, quelques trente ans plus tôt, par nul autre que Wilhelm von Humboldt, auteur de plusieurs ouvrages consacrés au lien existant entre un langage et la vision du monde spécifique qu’il véhicule : *Introduction à l’œuvre sur le kavi* ou encore *Sur la diversité de construction des langues et leur influence sur le développement de la pensée humaine* coécrite avec le frère de linguiste, Alexander von Humboldt qu’Ivan Tourguéniev rencontra à plusieurs reprises dans le salon littéraire des Frolov à Berlin.

чувствителен, русский храбрый»<sup>337</sup>, dit-il à leur propos. Ce commentaire *a priori* insignifiant, considéré à la lumière de la théorie humboldtienne selon laquelle chaque langue renferme une vision du monde particulière, apparaît comme hautement révélateur car il laisse penser que la langue allemande semble plus appropriée aux yeux de Tourguéniev pour transmettre des pensées d'ordre galant. Cela pourrait expliquer, dans ce cas, la fréquente habitude que Tourguéniev avait, durant toute sa vie, de s'adresser à ses correspondantes les plus chères – qu'elles soient ses amies ou ses amantes – en langue allemande, à chaque fois que son propos s'éloignait du récit des préoccupations quotidiennes pour regagner le champ du sentimental, et ce quelle que fût la langue principale de la lettre – le français, lorsque Tourguéniev écrivait à Pauline Viardot, ou le russe, lorsqu'il s'adressait, par exemple, à Tatiana Bakounine<sup>338</sup> ou à la comtesse Lambert.

### *Paracha* : un tableau de la vie russe née d'un concours de circonstances

Le processus de la construction de l'image de l'Autre est intimement lié à la formation de l'identité culturelle, avons-nous vu plus haut. Dans ce cas, compte tenu de la découverte de l'Europe par Tourguéniev et la transformation de l'image de l'Autre et de l'Ailleurs que celle-ci entraîna chez lui, on peut supposer que sa vision de la Russie et des Russes (et aussi celle de lui-même en tant que représentant de la nation russe) se transforma et se précisa elle aussi. C'est effectivement ce qui nous dévoile la production littéraire de l'écrivain datant de son retour en Russie, après trois longues années de pérégrinations incessantes. Une œuvre en particulier attire notre attention dans ce contexte, *Paracha*, le poème avec lequel Tourguéniev débuta sur la scène littéraire.

En rédigeant, plusieurs années plus tard, ses *Souvenirs de vie et de littérature*, Tourguéniev ouvrait son propos par le souvenir suivant, concernant cette première publication importante : « Около пасхи 1843 года в Петербурге произошло событие, и само по себе крайне незначительное и давным-давно поглощенное всеобщим забвением. А именно: появилась небольшая поэма некоего Т. Л., под названием „Параша“. Этот Т. Л. был я; этою поэмой я вступил на литературное поприще»<sup>339</sup>. *Paracha* sortit en avril 1843 en livre

---

<sup>337</sup> Lettre à M. Bakounine et A. Efremov, 8 (20) septembre 1840, Marienbad : *L'Allemand a quelques centimètres de plus, mais il est un peu trop sensible, le Russe est plus brave*.

<sup>338</sup> Lettres à T. Bakounina du 17 (29) octobre 1841 et du mars 1842, Moscou.

<sup>339</sup> И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », *op. cit.*, с. 239 : *Vers la période de Pâques 1843 à St-Petersbourg, s'est produit un événement qui, en soi, ne présentait pas d'intérêt et qui doit avoir été remis aux oubliettes de l'histoire. Le voici : un petit poème d'un certain T.L. intitulé « Paracha ». T.L. c'était moi ; je suis entré dans le territoire littéraire par ce poème.*

séparé, avec une mention sur la couverture : « Параша. Рассказ в стихах. Т.Л. Писано в начале 1843 года »<sup>340</sup>. *Paracha* fut donc écrit au début de l'année 1843, une période cruciale dans le parcours de l'écrivain. Rentré depuis le printemps 1841 de Berlin, Tourguéniev cherchait le moyen d'employer judicieusement les connaissances acquises en Europe. Vers 1843, il avait déjà abandonné l'idée de devenir professeur de philosophie à l'Université de Moscou : cette matière étant interdite dans l'établissement moscovite depuis les années 1820, et mal considérée dans d'autres établissements d'enseignement supérieur du pays, Tourguéniev renonça, assez rapidement, à cette ambition. Mais, en tant que digne représentant de la noblesse russe, il se devait de mettre sa brillante éducation et sa jeune énergie au service du pays, et il décida donc, dès le début de 1843, de briguer un poste au Ministère de l'Intérieur au sein d'un département dirigé par Vladimir Dal, futur auteur du fameux *Dictionnaire raisonné du russe vivant*. Le département en question, appelé alors Département d'affaires spéciales – *особая канцелярия* -, devait notamment prendre en charge la préparation d'une partie de la documentation liée à la future réforme paysanne, en cours d'examen à l'époque, et Tourguéniev, fort de ses convictions concernant la situation de la paysannerie en Russie, cherchait sans doute à être associé à ce projet. Mais le destin voulut que cette entreprise ne pût pas être réalisée immédiatement et, pour quelque raison administrative, Tourguéniev ne put commencer sa carrière de fonctionnaire qu'en été 1843. Il se trouva ainsi désœuvré durant toute la première moitié de 1843 et il profita de cette période d'inactivité forcée pour rédiger notamment *Paracha*. Favorablement accueillie par le public et saluée par la plupart des critiques, cette œuvre fut le véritable début de la carrière littéraire de Tourguéniev, son succès l'encourageant à continuer sur cette voie.

### *Paracha*, un mélange d'inspirations différentes

Ainsi que la brève annotation de la première édition de *Paracha* le suggère, Tourguéniev considérait son œuvre comme un récit en vers, choix formel qui s'inscrit dans le sillage pouchkinien : en effet, c'est *Eugène Onéguine* d'Alexandre Pouchkine, publié en 1831, qui lança l'usage d'un alliage de genres nouveau dans cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, un récit versifié – encore que Bélinski ait contesté, dans son analyse citée ci-dessus, ce choix de terme « récit en vers », dans le cas de *Paracha* : « Хотя автор "Параша", скрывший свою фамилию под литерами Т.Л., и обозначил свое произведение скромным именем "рассказа в

---

<sup>340</sup> *Paracha. Récit en vers. T.L. Ecrit au début de l'année 1843.*

стихах", однако оно тем не менее - "поэма", в том смысле, какой усвоен Пушкиным произведениям такого рода. Итак, мы будем называть "Парашу" поэмой: оно и короче, и гораздо справедливее [...] »<sup>341</sup>. Ce commentaire laisse entendre que le choix de la forme et surtout du terme adéquat pour identifier le genre de l'œuvre fut dicté par des considérations de modestie : à travers le terme choisi – le récit en vers – le jeune écrivain chercha visiblement à prendre ses précautions et à réduire l'horizon d'attente de son lecteur, craignant que celui-ci n'espère un peu trop d'une œuvre portant le titre de *poème*. Ces craintes étaient, comme on le sait, vaines : *Paracha* reçut des avis très favorables de la plupart des critiques et plut au public.

*Paracha* peut être qualifié de fier héritier des tendances littéraires de l'époque qui l'avait vu naître et porte l'empreinte de deux mouvements différents. En effet, il s'agit d'une œuvre se situant au carrefour de deux influences littéraires majeures de l'époque : d'un côté, celle du romantisme, mouvement dont les œuvres, celles de Byron et de Goethe en premier lieu, baignèrent l'adolescence de Tourguéniev, et de l'autre côté, du réalisme, une autre tendance qui était en train de s'affirmer dans la jeune littérature russe, en premier lieu à travers certaines œuvres tardives de Pouchkine et les romans de Lermontov et les récits de Gogol. Ivan Tourguéniev, fervent admirateur des auteurs qui avaient créé aux confins de ces deux influences, parvint à réunir, dans sa première œuvre, les différentes caractéristiques propres aux deux mouvements, rendant ainsi hommage, à sa manière, à ses idoles littéraires de l'époque.

Dans *Paracha*, Tourguéniev choisit de conter une histoire banale que Vissarion Béliński présenta de façon suivante dans son article critique au sujet de *Paracha* publié peu après la parution du poème : « Содержание "Параши" в смысле "сюжета" до того просто и немногосложно, что его можно рассказать в двух словах: на уездной барышне женится помещик-сосед, - вот и все »<sup>342</sup>. Il s'agit en effet de l'histoire d'une jeune fille de province qui rencontre, lors d'une promenade dans le jardin familial, un jeune homme dont elle tombe immédiatement amoureuse. La sympathie est réciproque, et les jeunes gens finissent par se marier.

Cette simplicité de sujet cache cependant des intentions artistiques complexes : peindre une série de tableaux tirés de la vie de la petite noblesse foncière, dans ce que cette vie comporte

---

<sup>341</sup> В.Г. Белинский, « Параша »// В.Г. Белинский, Собрание сочинений в трех томах, ред. Ф.М. Головенченко, Т. II, Москва, «Художественная литература», 1948 : *Même si l'auteur de « Paracha » qui a camouflé son identité sous les lettres T.L., avait qualifié modestement son œuvre de « récit en vers », il s'agit néanmoins d'un « poème », au sens pouchkinien du terme. Ainsi, nous appellerons « Paracha » poème : le mot est à la fois plus court et beaucoup plus correct [...]*.

<sup>342</sup> *Ibid.* : *Le contenu de « Paracha » comme « sujet » est tellement simple et élémentaire qu'il est possible de le résumer en deux mots : une jeune « barychnia », demoiselle noble de campagne, se marie avec son propriétaire de voisin, voilà c'est tout.*

de poétique (la nature) et de vulgaire (les mœurs), et de démontrer, à travers ces tableaux, la façon dont ce milieu transforme, au fil du temps, une âme belle et naïve, en l'occurrence celle de la jeune Paracha. La simplicité du récit, le côté « vécu » des différents détails – paysages, remarques sur les us et coutumes du milieu, etc. – ainsi que la manière dont l'auteur peint ses personnages rapprochent cette narration des tendances réalistes que l'on trouve également dans certains récits de Pouchkine (*Eugène Onéguine* ou *Comte Noulne*, par exemple) et de Lermontov (*Sachka*), une filiation qui fut à maintes reprises soulignée par de nombreux chercheurs<sup>343</sup>. Loin de s'en cacher, Tourguéniev mit en avant, dans le corps même de son récit, différentes références à ces deux auteurs auxquels il vouait une grande admiration : l'écrivain fit précéder *Paracha* d'une épigraphe tirée de « Douma » de Lermontov, et il compare Paracha, alors qu'il est train de dresser son portrait au début du poème, à Tatiana, une des héroïnes d'*Eugène Onéguine* de Pouchkine.

### Une œuvre au croisement entre le romantisme et le réalisme

La banalité du sujet de *Paracha* rapproche cette œuvre d'une narration à facture réaliste mais le poème comporte également quelques éléments de tendance romantique. Par exemple, Tourguéniev dote son héroïne d'un petit trait de mélancolie et souligne l'amour du personnage pour la solitude et la rêverie. Dès le début du poème, le lecteur apprend que, tous les matins, Paracha se rend dans le jardin familial pour passer un peu de temps dans sa grotte préférée, dont le calme est propice aux rêveries ; elle écoute les bruissements des arbres, admire le paysage et son regard se perd au-delà de l'horizon :

Там, — через ровный луг — от их села  
Верстах в пяти, — дорога шла большая;  
И, как змея, свивалась и ползла  
И, дальний лес украдкой обгибая,  
Ее всю душу за собой влекла.  
Озарена каким-то блеском дивным,

---

<sup>343</sup> Voir à sujet, par exemple, К. Истомина, *История К. К.*, «“Старая манера” Тургенева (1834—1855 гг.): Опыт психологии творчества. I—IV »// *Известия Отделения русского языка и словесности Императорской Академии наук*, Санкт-Петербург, 1913, Т. XVIII, Кн. 2, с. 294-347; Н.В. Фридман, *Поэмы Тургенева и пушкинская традиция*, Изд. АН СССР, Серия «Литература и язык», 1869, т. XXVIII, выпуск 3; Г.А.Бялый, М.К. Клеман, « Тургенев »// Г.А.Бялый, М.К. Клеман, *История русской литературы, в 10 т.*, Том VIII, часть 1, АН СССР, Институт русской литературы (Пушкинский дом), Москва, Издательство АН СССР, 1856, с. 316-399.

En ce moment de silence, l'être entier de Paracha aspire à d'autres cieux et d'autres horizons (« И вот — искал ее молящий взор/ Других небес, высоких, пышных гор.../ И тополей и трепетных олив.../Искал земли пленительной и дальней »<sup>345</sup>). Ce penchant pour les rêves d'un ailleurs lointain dont il dota sa protagoniste rappelle un peu le temps de l'écriture de *Steno* : ce fut une époque où le futur écrivain scrutait lui aussi l'horizon, dans l'espoir de l'atteindre un jour, d'entrevoir enfin cet Ailleurs qui l'avait tant fait rêver dans son enfance. C'est dans ce contexte que naquit *Steno*, qu'il faut voir comme portant l'empreinte de ses rêveries d'adolescent. Paracha n'avait pas la chance de son auteur de pouvoir exprimer ses aspirations dans une œuvre littéraire. Dans le poème, elle se laisse mélancoliquement entraîner par ses contemplations, qui ne l'emportent pas bien loin du reste car très rapidement tout autour d'elle – les paysages et les chants des paysans dont l'écho parvient jusqu'à elle – la ramène vers la réalité. À travers ce caractère rêveur et parfois même mélancolique, Tourguéniev cherchait-il à créer un personnage à tendance romantique ? Ou voulait-il, tout simplement, fort de sa propre expérience et d'un souvenir encore proche de ses propres vingt ans, rendre Paracha la plus réaliste possible ?

Ni le caractère quelque peu romantique de Paracha, protagoniste du poème, ni la forme versifiée de l'œuvre *a priori* propice aux développements mélancoliques, idéalistes, passionnés – une tentation à laquelle son jeune auteur ne succombe pas – ne font pas perdre de vue la visée principale de *Paracha* : celle de démontrer, à travers une série de tableaux tirés de la vie de la petite noblesse de province, l'évolution spirituelle de l'âme pure de Paracha, typique représentante de son milieu, sous l'influence néfaste de celui-là. Le récit de Tourguéniev reste profondément réaliste avant tout parce que l'auteur choisit de l'ancrer dans une réalité qui lui était bien connue : un cadre similaire à celui dans lequel il avait passé son enfance et une partie de son adolescence et une famille appartenant à un milieu dont il faisait partie, lui aussi. Ce choix témoigne du fait que le poète avait tiré une bonne leçon de *Steno*, dont les descriptions des lieux et des personnages souffrent non seulement du peu d'expérience littéraire de l'auteur mais aussi du caractère purement imaginé de bien des éléments (psychologie des personnages, paysages, etc.). Tourguéniev fondait à partir de ce moment l'essentiel de sa méthode de travail

---

<sup>344</sup> Là, à travers un grand pré, une longue route serpentait/ A environ cinq verstes de leur village ;/ Sinueuse, ondulante, à l'image d'un reptile,/ Contournant furtivement une forêt lointaine,/ Elle amenait avec elle toute son âme./ Et une terre étrangère éclairée d'un merveilleux reflet/ Se présentait soudain à elle ...

<sup>345</sup> Et voilà son regard implorant cherchait/ D'autres cieux, de montagnes somptueuses.../ De peupliers et d'oliviers frémissants... / Et la terre séduisante et lointaine.

sur l'observation des types humains, sur l'étude des personnes qu'il lui était amené de croiser sur son chemin – en d'autres termes, précisément sur son expérience personnelle qu'il répercutait ensuite dans ses écrits à travers le prisme de son imagination. Cette alliance du vécu, de l'authentique et du travail littéraire fut, de bonne heure, une sorte de marque de fabrique de Tourguéniev. C'est également ce qui rendait ses œuvres saisissantes de réalisme et en même temps très poétiques. Déjà en 1861, dans un article critique « Le réalisme et l'idéalisme dans notre littérature » (« Реализм и идеализм в нашей литературе »), Apollon Grigoriev distinguait Tourguéniev des autres hommes de lettres russes de sa génération en tant que le seul écrivain ayant réussi le difficile défi de représenter le réel de façon à la fois poétique et authentique<sup>346</sup>. Ce point de vue de Grigoriev fut par la suite partagé par un grand nombre de chercheurs qui consacrèrent à cette question leurs travaux<sup>347</sup>.

### Paracha, fille des steppes, une figure à la fois typique et exceptionnelle

L'écrivain met en scène Paracha, une jeune fille de vingt ans *a priori* typique et comme on pouvait en rencontrer beaucoup dans la province russe à l'époque. En décrivant son héroïne, Tourguéniev tient à bien la situer par rapport aux représentantes de la classe sociale à laquelle elle est censée d'appartenir et, dans la mesure où Tourguéniev avait une idée très précise de ce à quoi ressemblait une jeune demoiselle de province, à force d'en avoir côtoyées un certain nombre, il n'hésite pas à émettre quelques affirmations hardies au sujet de cette caste bien à part selon lui :

Читатель мой, — слышали вы, наверно,  
Что барышни уездные — увы!  
Бывают иногда смешны безмерно.<sup>348</sup>

Une sensibilité exacerbée et la tendance des jeunes filles de provinces, selon lui, à porter un regard exagérément admiratif absolument sur tout, suscitent, chez l'auteur, un sentiment d'irritation :

---

<sup>346</sup> А. Григорьев, « Реализм и идеализм в нашей литературе (По поводу нового издания сочинений Писемского и Тургенева) »// А. Григорьев, *Сочинения в двух томах, Том второй. Статьи. Письма*, Москва, "Художественная литература", 1990.

<sup>347</sup> Voir, à ce sujet, entre autres, Г.Б. Курляндская, *Художественный метод Тургенева – романиста*, Тула, 1972 ; И.А. Беляева, «"Лишний человек" в поэтике повести и романе И.С. Тургенева »// И.А.Беляева *Проблемы истории и теории литературы и фольклора*, Москва, 2004, с. 362-369, etc.

<sup>348</sup> *Mon lecteur, vous savez sans doute/ Que les demoiselles de campagne, hélas, sont parfois démesurément ridicules.*

Я не люблю восторженных девиц...  
 По деревням встречаешь их нередко;  
 Я не люблю их толстых, бледных лиц,  
 Иная же — помилуй бог — поэтка.  
 Всем восхищаются: и пенъем птиц,  
 Восходом солнца, небом и луною...  
 Охотницы до сладеньких стишков,  
 И любят петь и плакать... а весною  
 Украдкой ходят слушать соловьев.  
 Отчаянно все влюблены в природу...<sup>349</sup>

On pourrait croire que ce portrait de groupe ne fait que rassembler des stéréotypes véhiculés au sujet des jeunes filles ayant grandi à la campagne et dont l'éducation toute provinciale avait contribué à former un tempérament particulier, peu apprécié de l'auteur de *Paracha*. Mais cette description se présente en réalité comme le résultat du croisement des clichés, qui étaient certainement véhiculés dans la société russe contemporaine de Tourguéniev à propos de cette catégorie sociale, et l'expérience personnelle de l'auteur. C'est par rapport à cette image collective que Tourguéniev choisit de dresser le portrait de Paracha, la protagoniste du poème.

Paracha de Tourguéniev n'échappe certes pas totalement à tous les 'péchés' dont l'écrivain accuse ses homologues: il lui arrive à elle aussi, dit l'auteur, de se montrer trop sensible et un peu agitée lorsque, par exemple, ses parents reçoivent le dimanche. Cependant, l'auteur l'a voulue différente de toutes les autres jeunes filles de sa condition ; il l'a dotée d'un esprit moqueur, d'un sens de la dignité (« Но барышня моя другого роду;/ Она была насмешлива, горда »<sup>350</sup>) ainsi que d'un amour sincère pour la nature – gage, aux yeux de Tourguéniev, d'une personnalité entière et vraie. Paracha aime lire, comme beaucoup de jeunes filles de son époque, mais surtout – chose étonnante, précise-t-il – les lettres russes.

Dans son poème, Tourguéniev voulut donc représenter une jeune fille différente des autres – douce et sincère – et il le fait en situant son héroïne dans son milieu et en précisant systématiquement comment elle s'y inscrit. Il en résulte un portrait où se disputent les traits stéréotypés de la classe à laquelle appartient Paracha et les petites et importantes choses, les particularités qui la rendent unique en son genre. Non, elle n'est pas particulièrement belle, dit

---

<sup>349</sup> *Je n'aime pas les jeunes filles exaltées.../ Elles sont légion dans les campagnes ;/ Je n'aime pas leurs traits pâles et replets/ Certaines sont même – Dieu nous en préserve – des poétesses/ Elles trouvent tout admirable : le chant des oiseaux,/ Le lever du soleil, le ciel et la lune.../ Elles sont amatrices de douces poésies./ Aiment aussi chanter et pleurer...et au printemps/ Elle s'en vont l'air de rien écouter les rossignols. / Elles sont toutes désespérément amoureuses de la nature...*

<sup>350</sup> *Mais notre demoiselle était différente/ Elle avait l'esprit moqueur et était fière.*

l'auteur, mais elle possède une grâce extraordinaire et un regard qui trahit une nature douce et forte à fois ; elle se montre, comme toutes les jeunes filles de province de son âge, un peu trop sensible parfois mais elle a aussi le sens de la répartie (« Но и она подчас бывала зла/ И жалиться умела, как пчела »<sup>351</sup>). Différente des autres, elle peut néanmoins porter le fier titre de « fille des steppes » : « На вас гляжу я: прелестью степною/ Вы дышите — вы нашей Руси дочь »<sup>352</sup>, tient à préciser l'auteur. À en juger par la réaction des personnes qui purent lire *Paracha* au moment de sa publication, Tourguéniev réussit à dresser un portrait assez vivant de sa protagoniste. Parmi celles-ci, il y eut la mère de l'écrivain, pourtant *a priori* peu enthousiaste concernant les exercices littéraires de son fils cadet. Varvara Tourguénieva apprécia pourtant le poème en général ; la figure de Paracha la séduit particulièrement puisque elle demanda même à son fils, dans une de ses lettres, de la baptiser Loutovina, marque suprême de reconnaissance de sa part : « Нет! Нет! Параша наша не без достоинств. Я ее охотно усыновляю »<sup>353</sup>.

Tourguéniev réussit à représenter, dans son poème, une jeune fille à la fois typique, singulière et vivante ; cela signifie-t-il qu'il s'était inspiré d'une personne réelle lors de l'écriture de ce personnage? Certainement et plus encore : il est probable que la figure de Paracha renferme les traits non pas d'une personne concrète mais – comme ce fut le cas pour pratiquement tous les personnages de l'écrivain par la suite – de tout un ensemble de personnes. Bien sûr, aujourd'hui, nous aurions du mal, par manque de sources documentaires à ce sujet, à identifier les personnes qui avaient prêté leurs traits à la protagoniste de *Paracha*. Tout au plus pourrions-nous émettre la supposition selon laquelle Tourguéniev s'inspira lors de l'écriture de son poème – du moins en partie – de sa romance alors récente avec Tatiana Bakounina<sup>354</sup>, sœur de Mikhaïl Bakounine, son camarade d'études à Berlin ; à cette différence près que, plutôt que de donner au poème la même fin qu'à l'aventure réelle en faisant rompre ses personnages, Tourguéniev décida de les marier et ainsi faire constater qu'une telle union apporte plus de préjudices que d'avantages aux intéressés – puisque Paracha se présente au lecteur, quelques années après son mariage, comme avilie par la routine. Les biographes de Tourguéniev s'accordent sur le fait que Tatiana Bakounina inspira à l'écrivain un grand nombre de poèmes :

---

<sup>351</sup> *Mais il lui arrivait de se montrer méchante/ Elle savait piquer comme une guêpe.*

<sup>352</sup> *Je vous regarde : tout en vous/ Respire le charme de la steppe – vous êtes la fille de notre mère la Russie.*

<sup>353</sup> *Письма В.П.Тургеневой к И.С.Тургеневу (1838-1844)*, Часть 2, публ. С.Л. Жидкова, В.А. Лукина// *И.С. Тургенев. Новые исследования и материалы*, отв. ред. Н.П. Генералова, В.А. Лукина, Альянс-Архео, Санкт-Петербург, 2009 : *Non ! Non ! Notre Paracha a des mérites. Je l'adopte volontiers.*

<sup>354</sup> Si on se réfère aux lettres de Tourguéniev, l'histoire d'amour baptisé par les biographes *Премухинский роман* – une *romance à Premoukhino*, d'après le village où vivait Tatiana, entourée de sa famille – eut lieu entre l'automne 1841 et le printemps 1842.

on peut dire que toutes les œuvres poétiques datant de l'époque de leur rencontre et de leur rapprochement portent l'empreinte de cette histoire d'amour<sup>355</sup>. Elle servit également de prototype à quelques personnages de Tourguéniev plus tard : Maria Alexandrovna dans « Une Correspondance » ou encore Tatiana Borissovna dans « Tatiana Borissovna et son neveu ». On considère également que Tatiana Bakounina sert de base à un type particulier de personnage tourguénievien, celui que les philologues baptisèrent *тургеневская девушка* ou *la jeune fille à la Tourguéniev* : une jeune femme introvertie, à l'univers intérieur riche et au destin singulier, dont la figure ponctue l'œuvre entière de l'écrivain : on la retrouve dans le personnage de Natalia Lassounskaïa dans *Roudine*, d'Elizaveta Kalitina dans *Le Nid de gentilhommes*, d'Assia dans le récit éponyme, d'Elena Stakhova dans *À la Veille*, de Marianna Sinetskaïa dans *Terres vierges*. Du point de chronologique<sup>356</sup>, la filiation de la figure de Paracha par rapport à Tatiana Bakounina est donc hautement probable ce qui confirme l'envie de Tourguéniev d'ancrer son œuvre dans le réel.

À travers le personnage de Paracha, on constate une fois de plus que la démarche de Tourguéniev changea significativement depuis *Steno*. Fonder son récit sur des faits ou des figures réelles et le placer dans un cadre familial devint primordial pour lui. Le portrait de Paracha et celui des jeunes filles de province typiques ne sont pas les seuls exemples d'une telle approche. Un certain nombre d'images créées par Tourguéniev dans *Paracha* s'inspirent de son vécu et notamment de sa longue expérience campagnarde, qu'il distilla tout au long du poème dans un vers « beau, poétique et profond » mais aussi avec beaucoup d'humour<sup>357</sup>, pour reprendre les termes de Béliński à ce sujet. Voici comment Tourguéniev décrit les femmes du monde russe :

А женщины... Люблю я этот взгляд  
 Рассеянный, насмешливый и длинный;  
 Люблю простой, обдуманый наряд...  
 Я этих губ люблю надменный очерк,  
 Задумчиво приподнятую бровь;

---

<sup>355</sup> Par exemple et entre autres : Л.В. Крестова, « Т.А.Бакунина и Тургенев »// *Тургенев и его время*, Коллектив авторов под ред. Н.Л. Бродской, Тургеневская комиссия Общества любителей российской словесности, Москва, Госиздат, 1923, с. 31-51; Б.В. Богданов, « Татьяна Бакунина и Иван Тургенев »// *Спасский вестник*, отв. ред. В.А. Громов, Государственный мемориальный и природный музей-заповедник И.С.Тургенева «Спасское-Лутовиново», Орел, 1992; Н.Л. Бродский, «“Премухинский роман” в жизни и творчестве Тургенева, Письмо Т.А. Бакуниной к И.С. Тургеневу// *И.С.Тургенев*, Сборник статей, Москва-Петербург, Государственное издательство, 1923, с. 107-121.

<sup>356</sup> *Paracha* fut écrit en 1843, alors que la romance de Tourguéniev avec Bakounina avait déjà eu lieu, entre 1841 et 1842.

<sup>357</sup> В. Г. Белинский, « Параша », *op. cit.*

Душистые записки, быстрый почерк,  
Душистую и быструю любовь.<sup>358</sup>

ou encore la maison où Paracha avait grandi, propriété typique d'une famille appartenant à la petite noblesse foncière : une maison au bord de la rivière, des murs peints par quelque badigeonneur local, un toit défoncé soutenu par deux ou trois colonnes à l'aspect fragile, vestige de l'opulence d'antan, et surtout un grand jardin constitué principalement de pommiers, car, précise l'auteur « [...] наши добрые отцы/ Любили яблоки – да огурцы»<sup>359</sup>. Dans toutes ces descriptions, la main du futur maître se laisse déjà deviner : en quelques traits de plume, l'auteur dresse l'image souhaitée et à aucun moment il ne se soustrait à l'obligation de rentrer dans le détail pour aider son lecteur à se représenter l'objet ou la personne qu'il décrit. Cela lui est rendu possible par le fait que chaque sujet qu'il aborde dans ses descriptions lui est à tel point familier qu'il voit clairement les éléments qui constituent sa spécificité, et il ne lui reste plus qu'à les mettre en vers et d'y ajouter un trait d'humour afin de lui donner l'allure recherchée : ainsi, les femmes du monde, si belles et soignées, sont friandes, dans le propos de Tourguéniev, d'histoires d'amour « parfumées et rapides » alors que le goût du luxe que les nobles ancêtres de Paracha cherchaient à afficher – tout comme leurs pairs, d'ailleurs – ne les empêche pas de succomber au charme des pommes et des cornichons, ces simples mets de paysans. Tourguéniev n'hésite pas à adopter un ton légèrement moqueur lorsqu'il parle de ses personnages – une démarche très gogolienne, autre hommage à un de ses maîtres.

### La représentation de l'Ailleurs comme un procédé de mise en relief de la russité

Toutes ces images – le portrait de Paracha, celui d'autres jeunes provinciales de son époque ou encore celui des dames des salons russes, la description du domaine familial de Paracha, cette demeure typique d'une famille appartenant à la petite noblesse foncière russe – constituent, nous l'avons dit plus haut, une galerie de tableaux sur le thème de la vie de la société provinciale russe au temps de Tourguéniev. Parmi ces différentes images, les paysages occupent assurément une place de choix et accompagnent chaque épisode majeur du poème. Rien d'étonnant à cela puisque Tourguéniev voulut son personnage principal véritablement sensible au charme de la nature : ayant grandi à la campagne, Paracha aime s'adonner à la

---

<sup>358</sup> *Et les femmes... j'aime leur regard/ Distrain, enjôleur, appuyé ; / J'aime leurs mises simples et épurées.../ J'aime le dessin arrogant de leurs lèvres, / Le sourcil qui se relève pensivement/ Les notes parfumées, l'écriture rapide/ Leurs amours parfumés et rapides.*

<sup>359</sup> *Nos chers ancêtres/ Aimaient les pommes et les cornichons.*

rêverie – à la Rousseau – lors de ses promenades quotidiennes ; la nature environnante suit chaque mouvement de son âme – elle est triste et mélancolique lorsque Paracha l’est aussi :

О, барышня моя... В тени густой  
Широких лип стоите вы безмолвно;  
Вздыхаете; над вашей головой  
Склонилась ветвь... а ваше сердце полно  
Мучительной и грустной тишиной.<sup>360</sup>

Les murmures de la nature accompagnent le moment où Paracha admire, pour la première fois et en cachette, le visage de l’inconnu – celui de son futur mari - endormi dans sa grotte préférée: « Он спит, а ветер тихо шевелит/ Его густые волосы, и листья/ Над ним шушукуют; он сладко спит.../ Параша смотрит... он не дурачок, право »<sup>361</sup>. Le calme et le mystère d’une nuit d’été contribuent sans aucun doute à semer, dans l’âme pure et naïve de Paracha, les graines d’un amour futur et, enfin, Tourguéniev n’aurait pas pu trouver un meilleur cadre – beau, romantique et ... quelque peu conventionnel – pour parler de la naissance de sentiments réciproques entre les jeunes gens : la tombée de la nuit, le bruissement des tilleuls, les postures sereines des arbres, le chant du rossignol, le murmure de la steppe environnante. En d’autres termes, les représentations de la nature interviennent très régulièrement dans le poème, souvent à titre d’échos aux états d’âme des personnages.

Les paysages de *Paracha* peuvent également être qualifiés de typiquement russes car qu’ils rappellent ceux de la région d’Orel si familière à Tourguéniev depuis son enfance. Il s’agit du type de paysage que l’écrivain aura le plus représenté dans son œuvre par ailleurs, et qu’on retrouve également dans ses nouvelles, *Mémoires d’un chasseur* en premier lieu. Les différents éléments qui composent les paysages de *Paracha*, contribuent à former une représentation stéréotypée de la nature, celle que l’on s’attend à observer dans la partie européenne de la Russie : on y trouve de la steppe ou en tout cas de la plaine, des rivières traversant des prés, des arbres qui peuplent majoritairement les bois, les sous-bois et les jardins de cette région – des bouleaux, des tilleuls, des pommiers -, une forêt bordant l’horizon, un grand ciel comme on n’en peut observer que dans cette partie de la Russie où l’absence du relief offre de grands espaces au regard, etc. De ce point de vue, on peut dire que Tourguéniev réussit

---

<sup>360</sup> Ô ma chère demoiselle... Dans l’épaisseur massive/ Des tilleuls ombrageux, vous restez sans bruit ; / Vous soupirez ; au-dessus de votre tête/ Une branche s’est penchée... et votre cœur est rempli/ D’un triste et tourmenté silence.

<sup>361</sup> Il dort, et le vent fait bouger à peine/ Sa chevelure épaisse et les feuilles des arbres/ Chuchotent au-dessus de lui ; il dort doucement.../ Paracha le regarde... il n’est pas sans charme, ma foi.

à créer, dans son poème, un paysage typique et néanmoins bien ancrée dans la réalité de la nature russe, en l'occurrence celle de sa région natale.

La typicité et l'encrage dans le réel des paysages dans *Paracha* n'est pas la seule et unique preuve de leur « russité ». Le fait est que, pour constituer sa galerie d'images tirées de la vie russe, Tourguéniev utilise, à plusieurs reprises, l'opposition avec l'Ailleurs afin de mieux rendre compte au lecteur des spécificités de tel ou tel phénomène russe dont il est question dans sa description.

Par exemple, dans les vers XVI et XVII du poème, lorsque Tourguéniev s'apprête à conter la rencontre de Paracha avec Victor, il tient à préciser que cette dernière eut lieu par un jour d'été bien chaud et à plonger le plus possible le lecteur dans l'atmosphère de la scène. Pour ce faire, il ne se contente pas de fournir une description détaillée des effets de la chaleur sur le ciel, la végétation, etc. : il se lance dans un véritable diptyque paysager, un moyen pour lui de renforcer le côté « russe » du cadre appelé à accueillir une des scènes les plus importantes de *Paracha*. Dans la mesure où les deux descriptions se suivent directement dans le poème et, à ce titre, forment un ensemble, nous nous permettons de les citer l'une à côté de l'autre :

XVI

Прежаркий день... но вовсе не такой,  
Каких видал я на далеком юге...  
Томительно-глубокой синевой  
Все небо пышет; как больной в недуге,  
Земля горит и сохнет; под скалой  
Сверкает море блеском нестерпимым —  
И движется, и дышит, и молчит...  
И все цвета под тем неумолимым  
Могучим солнцем рдеют... дивный вид!  
А вот — зарывшись весь в песок блестящий,  
Рыбак лежит... и каждый проходящий  
Любуется им с завистью — я сам  
Им тоже любовался по часам.<sup>362</sup>

XVII

У нас не то — хоть и у нас не рад  
Бываешь жару... точно — жар глубокой...  
Гроза вдали собирается... трещат  
Кузнечики неистово в высокой  
Сухой траве; в тени снопов лежат  
Жнецы; носы разинули вороны;  
Грибами пахнет а роще; там и сям  
Собаки лают; за водой студеной  
Идет мужик с кувшином по кустам.  
Тогда люблю ходить я в лес дубовый,  
Сидеть в тени спокойной и суровой  
Иль иногда под скромным шалашом  
Беседовать с разумным мужичком.<sup>363</sup>

<sup>362</sup> *Un jour torride ...mais pas du tout de ceux/ Que j'ai vu au loin dans le Sud.../ Le ciel d'un bleu profond/ Qui vous écrase. Tout y est enflammé ; tel un malade en peine/ La terre chauffe et se dessèche ; sous la falaise/ La mer brille d'un insupportable reflet/ Elle bouge, elle respire et puis se tait.../ Et toutes les couleurs rougissent sous le soleil puissant impitoyable... un éblouissement !/ Et voilà, tout enfoui dans le sable brillant/ Un pêcheur étendu...et chacun des passants/ Le regarde et l'envie, et moi/ Je l'admirais aussi, certaines fois.*

<sup>363</sup> *C'est différent chez nous – même si parfois, nous aussi, on regrette cette chaleur/ La chaleur est pesante et la fièvre profonde/ Un orage gronde dans le lointain... furieusement/ Les grillons strident dans les herbes sauvages ; / A l'ombre des ballots les moissonneurs s'allongent ; / Les corbeaux gardent le bec ouvert ; / Les*

Lorsque *Paracha* fut publié en 1843, ces deux tableaux ne laissèrent pas les lecteurs indifférents. Dans la même lettre-commentaire du poème récemment paru de son fils, Varvara Tourguénieva formula même l'idée de faire peindre les deux paysages par quelque pinceau célèbre, celui de Karl Brullov, par exemple : « Есть картины, которые бы можно было нарисовать из Параши, например: два лета, итальянское и русское. Ежели бы я была богата, очень богата, я бы заказала эти две картины Брюллову »<sup>364</sup>. Dans son article critique, Béliński commenta lui aussi tout spécialement les deux paysages, les citant comme exemple d'un style original et authentique de l'auteur qui, selon lui, pratiquait dans son œuvre, l'art de la description réaliste. Ceci permettait, même à ceux qui n'avaient jamais eu l'occasion de voir de leurs propres yeux l'objet de la description, de se représenter un paysage tel qu'il était en réalité. Le premier des deux tableaux, dit Béliński, campe un été *napolitain*<sup>365</sup> : « В этих *тринадцати* стихах такая полная картина, что вам ничего не остается ожидать к ее дополнению »<sup>366</sup>, dit le critique. Certes, d'autres poètes auraient présenté le même paysage différemment, d'autant plus que la nature a de multiples visages comme on le sait. Mais les choses ne sont pas aussi simples, fait remarquer Béliński ensuite, car d'un autre côté, l'été est en principe le même partout, le tout est de réussir à dessiner quelque chose de différent selon l'endroit dont il est question : « Лето - везде лето : везде от него и жарко, и душно, и пыльно; но в Неаполе - свое лето, в России – свое »<sup>367</sup>, et Tourguéniev, selon le critique, réussit ce pari haut la main. On ne peut qu'être d'accord avec Vissarion Béliński, un des critiques les plus reconnus de son temps, d'autant plus que, en effet, il serait difficile de confondre ces deux paysages de Tourguéniev tant les spectacles qu'ils représentent diffèrent l'un de l'autre : la mer et la terre inondées par un soleil de plomb pour l'Italie, les champs et les bosquets pour la Russie. Mais en dehors de cette différence évidente de relief et d'autres éléments constituant un

---

*odeurs de champignon s'élèvent du bosquet ; / Les chiens aboient ; un moujik à la cruche/ Vient puiser de l'eau fraîche. / Alors j'aime marcher dans les forêts de chênes, être assis dans cette ombre calme et austère, / Ou parfois à l'abri d'une cabane toute simple, / Echanger les idées avec un brave paysan.*

<sup>364</sup> *Письма В.П.Тургеневой к И.С.Тургеневу (1838-1844)*, Часть 2, публ. С.Л. Жидкова, В.А. Лукина// *И.С.Тургенев. Новые исследования и материалы*, отв. ред. Н.П. Генералова, В.А. Лукина, Альянс-Архео, Санкт-Петербург, 2009 : *Il y a des tableaux que l'on pourrait peindre à partir de Paracha, par exemple : deux étés. Le russe et l'italien. Si j'étais riche, très riche, je commanderais ces deux tableaux à Brioulov.*

<sup>365</sup> Quant à l'identification exacte de la région décrite par Tourguéniev dans cet extrait, on peut aisément faire confiance sur ce point à Béliński qui, à l'époque, faisait déjà partie de cercle de connaissances de Tourguéniev et fut même un des premiers lecteurs de *Paracha*.

<sup>366</sup> В. Г. Белинский, « Параша », *op. cit.* : *Dans ces treize vers, le tableau est si complet que vous n'avez plus rien d'autre à en attendre.*

<sup>367</sup> *Ibid.* : *L'été est le même partout: il fait chaud, étouffant et poussiéreux partout; mais il y a l'été de Naples et l'été de Russie.*

paysage, une autre particularité dans la façon de Tourguéniev de représenter la nature des deux pays attire notre attention.

Quatre éléments majeurs constituent le paysage italien : un ciel d'un bleu profond, la terre enflammée par la chaleur de l'air ambiant, une mer flamboyante sous les rayons du soleil, les couleurs qui se confondent dans un rayonnement impitoyable et magnifique. L'élément principal de ce paysage de mer de Tourguéniev est sans conteste la lumière du soleil qui inonde tout de ses rayons et de sa chaleur ; il n'est pas désert non plus car l'auteur y ajoute un pêcheur dormant dans le sable éclatant sous le soleil.

La description de la canicule en Russie est plus détaillée. Une journée de canicule est très différente chez nous, en Russie, que ce qu'on peut voir dans le Sud, précise l'auteur : « У нас не то — хоть и у нас не рад/ Бываешь жару [...] »<sup>368</sup>, avant d'enchaîner les images : une chaleur lourde et profonde, un orage qui se prépare à l'horizon, le crissement des grillons, des meules de foin abritant quelques moissonneurs, les corbeaux aux becs béants à cause de la chaleur, le parfum des champignons dans les bosquets, l'aboïement des chiens dans le lointain, un paysan se rendant vers une source à travers les buissons, l'ombre et le calme d'une forêt de chênes, si chers à l'auteur. Les éléments qui constituent ce second paysage sont bien plus nombreux que dans le premier cas et, de plus, très diversifiés ; ils parlent pratiquement à tous les sens du lecteur car, à côté des images, ils comportent également des bruits, des odeurs, etc. L'abondance et la diversité des détails que Tourguéniev fournit dans cette deuxième description trahissent une meilleure connaissance de la nature de son pays natal par rapport à l'Italie. Néanmoins, force est de constater que c'est précisément de l'opposition entre deux paysages que le second tableau, celui qui représente la canicule russe, tire une partie de son relief : c'est dans la différence que se décline sa spécificité.

Ce double paysage de canicule, en Italie et en Russie, n'est pas le seul moment dans *Paracha* où Tourguéniev fait entrer l'Ailleurs dans son œuvre. En effet, cet Ailleurs lointain est également présent dans le poème à travers les rêves de Paracha qui, au début du récit, scrute l'horizon et se laisse bercer par l'envie d'entrevoir ce qui se cache derrière celui-ci, mais aussi à travers quelques digressions de l'auteur au sujet des mœurs des Russes, notamment quant à leur façon d'aborder l'étranger : lorsque Tourguéniev présente au lecteur Victor, le mystérieux inconnu et futur époux de Paracha, il précise que le jeune homme a effectué quelques voyages à l'étranger, le fait aurait pu lui apporter beaucoup mais, au lieu de profiter véritablement de son voyage pour découvrir le monde extérieur à la Russie, Victor s'est juste contenté de le

---

<sup>368</sup> C'est différent chez nous – même si parfois, nous aussi, on regrette cette chaleur [...].

regarder avec mépris et de n'en tirer que des idées vagues et inutiles. Victor, explique l'auteur, n'a fait que ce que font tous les Russes lorsqu'ils s'en vont à l'étranger :

Мы за границу ездим, о друзья!  
Как казаки в поход... Нам все не в диво;  
Спешим, чужих презрительно браня,  
Их сведений набраться торопливо...<sup>369</sup>

Et un portrait – celui des Russes à l'étranger – réaliste et moqueur, suit cette remarque de Tourguéniev sur la façon de ses compatriotes d'appréhender l'Ailleurs.

Ainsi, on peut dire que, à la suite de sa première expérience de vie à l'étranger, l'altérité faisait une entrée progressive dans l'imaginaire et dans l'œuvre de Tourguéniev, non pas au titre d'objet de représentation principal mais plutôt en tant qu'outil complémentaire de la représentation, une sorte de procédé de mise en relief de la spécificité de tel ou tel phénomène spécifiquement russe. En effet, c'est en établissant un parallèle entre ce qu'on pouvait observer en Russie – un paysage, un trait de caractère, etc. – et ce à quoi ce même phénomène ressemblait en dehors de celle-ci que l'écrivain parvient à communiquer à son lecteur – son pair, élevé à la littérature et aux langues européennes – l'idée qu'il se fait de la russité.

Entre 1838 et 1841, Ivan Tourguéniev effectua, selon ses propres termes, un véritable « plongeon dans la mer germanique », une façon pour lui de dire qu'il a expérimenté sa première immersion dans la vie européenne. Les différents séjours qu'il effectua, durant ce laps de temps, en Allemagne, en Suisse, aux Pays-Bas ou encore en Italie, dont il profita pour explorer de nouveaux horizons géographiques, intellectuels et humains, transformèrent profondément tout son être. Lui-même ne put que se rendre compte de la nouvelle personne qu'il devint en cours de route, à en juger par certaines de ses lettres, dont celle à Alexandre Efremov et Mikhaïl Bakounine<sup>370</sup>, à la fin de l'été 1840, où il parle de cette transformation comme d'une renaissance, d'un éveil de tout son être au monde environnant.

Mais le changement le plus important se trouvait probablement ailleurs : ce voyage à travers l'Europe tant attendu jadis par Tourguéniev fut véritablement révélateur pour lui, du point de vue de la confrontation de son ancienne représentation, lisse et idéalisée, de l'Europe avec la réalité. L'Ailleurs et les Autres qui le peuplaient purent enfin prendre dans l'esprit du jeune poète des contours plus concrets et un peu plus authentiques, quoique toujours quelque

---

<sup>369</sup> *Chers amis, nous allons à l'étranger/ Tels les cosaques qui entreprennent une campagne militaire... Rien ne nous étonne/ Nous nous pressons, tout en critiquant les étrangers avec mépris/ D'apprendre à la va vite un peu de leur science.*

<sup>370</sup> Lettre à A. Efremov et M. Bakounine, 28 août (8 septembre) 1840, Marienbad.

peu stéréotypés. Ce changement de taille dans la vision du monde de Tourguéniev n'était pas toujours facile à assumer pour lui qui vécut quelques déceptions en cours de route. Cela fut par exemple le cas lors de ce séjour en Italie, en 1840, lorsque Tourguéniev eut l'occasion de côtoyer pour la première fois le peuple italien, dont il s'était jusqu'alors fait une représentation beaucoup plus flatteuse, en harmonie avec les valeurs antiques dont il les voyait porteurs jadis, ainsi que nous avons pu le constater à la lecture de *Steno*. Cependant, de façon générale, cette transformation de la vision de l'altérité culturelle chez Tourguéniev lui fut très bénéfique, car elle lui permit de mieux se rendre compte de la russité, celle de son peuple et probablement aussi la sienne. L'œuvre du poète témoigne des retombées positives de cette évolution, en particulier son poème *Paracha*. Ce récit en vers, pourtant tributaire de nombreuses influences de l'époque issues des mouvances romantique et réaliste, exploite fréquemment le procédé de mise en relief de la russité d'un paysage ou d'un personnage moyennant la mise en altérité de ceux-ci. Il s'agit d'une preuve indirecte de la manière dont Tourguéniev concevait la différence culturelle à l'époque : tout en contraste et révélatrice des spécificités nationales des peuples qui déterminaient à présent *de facto* sa géographie culturelle.